

Friedrich Carl von Savigny,*
ESSENCE ET VALEUR
DES UNIVERSITÉS ALLEMANDES

Présentation du traducteur

Ce texte a été publié pour la première fois en 1832. Les références de cette première édition sont données au début de l'avant-propos. La traduction qui suit a été faite à partir du texte tel qu'il a été réédité dans F. C. v. Savigny, Vermischte Schriften, t. 4, Berlin, Veit, 1850, p. 270-308. Ce texte est conforme à l'original et seulement augmenté d'un avant-propos qui a été ici traduit.

Les Vermischte Schriften (Mélanges) rassemblent en cinq volumes les principaux articles et recensions rédigés par Savigny et organisés en huit sections. I : Histoire du droit romain ; II : Étude des sources juridiques ; III : Histoire du droit germanique ; IV : Droit criminel ; V : Histoire des savants ; VI : Concernant les établissements d'enseignement ; VII : Recensions ; VIII : Concernant la Constitution et la législation. « Essence et valeur des Universités allemandes » est bien sûr contenu dans la sixième section où il accompagne deux autres textes : la recension de 1808 consacrée à F. Schleiermacher, Gelegentliche Gedanken über Universitäten in deutschem Sinn (Pensées occasionnelles sur les Universités dans l'esprit allemand) et Juristischer Unterricht in Italien (1828)(L'enseignement du droit en Italie). Dans les avants-propos rédigés pour la réédition de 1850 d'« Essence et valeur... » et de la recension de Schleiermacher, il convient de rapprocher ces deux textes écrits, le premier, en pleine débâcle militaire et avant la fondation si décisive dans l'histoire académique allemande, de l'Université de Berlin en 1810, le second après 1830 et ses révolutions manquées, dans cette époque d'effervescence politique des Universités et des Corporations étudiantes.

* Traduction par Olivier Jouanjan.

Le texte traduit ci-dessous montre précisément comment Savigny, certainement contre-révolutionnaire et de penchants conservateurs, défend les libertés universitaires contre ceux qu'on pourrait qualifier, par distinction d'avec une certaine modération conservatrice, les réactionnaires et autoritaires. La raison en est clairement donnée : que gagnera-t-on si, pour empêcher l'Esprit de divaguer, on entreprend de le tuer, de l'étouffer en ce lieu qui est le lieu même destiné à son éclosion. On se bornera ici simplement à dire combien il faut lire ce texte à partir d'une philosophie de l'Esprit, d'un souci de l'Esprit. Ce souci de l'Esprit passe nécessairement par un souci de l'Université, par un souci pour ce qui est certainement, aux yeux de Savigny, une condition même de possibilité de l'Esprit, de la vie de l'Esprit. On prendra soin, alors, peut-être, de donner pleinement sens à l'expression d'« Esprit populaire » qui n'est aucunement, chez Savigny, une étiquette commode ou le palimpseste d'une pensée vide, on prendra garde de ne point affadir le mot « Esprit » dans le discours savignicien. Dans ce dernier, d'ailleurs, tout le lexique de la « vie » accompagne sans cesse celui de l'« Esprit ». Mais il n'y a de vie, et donc de vie de l'Esprit, qu'individuelle et les mots « individualité », « individuel » ont un poids spécifique chez Savigny. D'où l'on comprend pourquoi, face au développement de l'imprimerie, des conditions « mécaniques » impersonnelles de diffusion des savoirs, ce qui fait la valeur des Universités est précisément l'individuel en elles, le supplément d'âme qui passe par la « communication » (Vermittlung) sans jamais pouvoir trouver son véhicule dans la « diffusion » : celle-ci est « mécanique », quand celle-là est proprement « organique » ; celle-ci transmet de l'information mais n'institue pas chez autrui le savoir. L'insistance actuelle sur la circulation de l'information occulte sans doute par trop le problème, crucial pour Savigny, de l'engendrement individuel du savoir ou de l'esprit scientifique (voir à ce sujet l'étude de Joachim Rückert, Savigny et la méthode juridique, dans L'esprit de l'École historique du droit, Annales de la Faculté de Droit de Strasbourg, n° 7, 2004). Toujours est-il qu'il faut bien considérer ces liens qui se tissent dans la pensée savignicienne, à travers la mise en scène de l'opposition radicale du mécanique et de l'organique qui, si elle n'est pas manifeste dans le présent texte en constitue malgré tout, à la fois l'architecture invisible et le ressort dynamique, des liens qui rattachent la vie, l'Esprit, l'individualité, la communication, l'organique et le savoir véritable, éveillé, et sans lesquels la langue des livres, comme mécanique informative, n'est qu'une langue morte. On rencontre à plusieurs reprises, dans la correspondance et dans l'œuvre de Savigny, la figure du « Selbstdenker », de celui qui pense par soi-même. Mais ce « Selbstdenker », Savigny le voit tout à l'opposé de certaines vues qui dominent le pédagogisme contemporain ; on ne pense par soi-même qu'en commun

avec autrui et surtout en communiant avec de grands maîtres. Comme l'on sait, c'est là un topos de la pensée romantique qu'on trouverait aussi bien chez Friedrich Schlegel que chez le collègue berlinois de Savigny, un grand traducteur des grands maîtres, Friedrich Schleiermacher. « Individuel » ne signifie donc pas « séparé ». Mais en retour, s'il faut que l'Esprit y vive, la communauté « organique » ne signifie pas davantage l'absorption de l'originalité dans le Tout, la réduction de l'un à l'autre, ce par quoi toute « communication » véritable serait empêchée. La valeur des Universités allemandes est, d'après Savigny, d'être une « forme » où l'individualité peut se développer en commun à travers la « communication », la forme d'un épanouissement possible de l'Esprit. C'est, me semble-t-il, à partir de ce programme de l'Esprit que doit être compris ce texte qui, à condition d'avoir une vue correcte de ces concepts, ne dit pas autre chose que l'Université doit être formée comme l'organisme de l'Esprit, ce qui s'exprime tout aussi bien, du fait de cette dialectique du Tout et de l'individuel propre à l'organisme véritable, à travers cette magnifique formule qu'emploie Savigny au milieu de ce texte : les Universités doivent être le « refuge » de l'« élément personnel » dans la science.

On ne commentera pas ici davantage et il suffira de renvoyer à l'étude qu'Alfred Dufour a consacrée à la conception de l'Université chez Savigny (Droits, n° 20, 1994, p. 42 et s.) ainsi qu'aux développements forts remarquables d'Olivier Beaud (Un autre regard sur l'Université. L'Université allemande selon Savigny et Weber, C. Colliot-Thélène et J.-F. Kervégan (dir.), De la société à la sociologie, Lyon, ENS-Éditions, 2002, p. 31 et s.).

Les considérations précédentes m'amènent à préciser les choix de traduction suivants : pour rendre ce poids de l'Esprit sur le discours de Savigny, il est indispensable de traduire l'adjectif geistig par « spirituel », là où l'usage commun aujourd'hui, évidemment moins « spirituel », appellerait « intellectuel ». Il est aussi nécessaire de rendre les dérivés de Leben par les dérivés de « vie », et notamment par l'usage de l'adjectif « vivant », même là où il paraît étrange au lecteur français. De même doit-on insister sur l'usage par Savigny de l'adjectif « extérieur » (äußere). Cet usage est lié à l'organicisme et l'on doit saisir à partir de là la distinction fondamentale entre l'évolution « mécanique » qui est l'effet d'une contrainte externe et le développement qui résulte de l'action de ce que Savigny appelle, dans de nombreux textes, « innere Notwendigkeit », nécessité intérieure.

Dans le texte, Savigny évoque les Écoles « Lancaster ». Il s'agit d'écoles élémentaires fondées par le pédagogue anglais Joseph Lancaster (1778-1838), destinées aux enfants issus de milieux défavorisés. La principale innovation de

Lancaster fut l'introduction du « monitorat », le manque de personnel enseignant dans ces écoles étant compensé par la prise en charge par les élèves plus âgés et avancés des plus jeunes. Quelques membres de la bonne société anglaise fondèrent en 1808 la Royal Lancasterian Society afin d'aider financièrement au développement et à la diffusion du système. Celui-ci connut quelques succès même au-delà des frontières du Royaume-Uni. On trouve une édition électronique du pamphlet publié par Joseph Lancaster à Londres en 1803, Improvements in Education, à l'adresse suivante : www.constitution.org/llanclimprov-1803.htm.

Sans doute, cette Université dont parle Savigny est morte. Comment nos établissements actuels pourraient-ils encore être un « refuge de la personnalité » ? Comment l'Université de masse pourrait-elle encore prendre une forme « organique » ? Pourtant, à l'heure où se sont répandus déjà, de nouveaux et formidables moyens « mécaniques » de diffusion de l'information, où l'enseignement devenu « présentiel » commence de céder quelques terres à l'enseignement « virtuel », ce texte doit nous inviter à la nostalgie peut-être, mais surtout à penser ce que cela signifie : transmettre un savoir. Cette traduction et les lignes qui la précèdent sont dédiées à Giovanni Busino, sociologue et Selbstdenker formé par les Classiques, observateur critique et profond de la crise actuelle des Universités et dont on relira avec profit le « Plaidoyer pour l'Université » (Esprit, août-septembre 2001).

Olivier JOUANJAN

*Professeur aux Universités Robert-Schuman (Strasbourg III)
et de Fribourg-en-Brisgau*

Avant-propos

Première édition dans la Historisch-politische Zeitschrift de L. Ranke, t. 1, n° 4, Hambourg, 1832, p. 569 à 592.

Pour chaque pièce de ces Mélanges, l'époque de sa genèse a été précisément indiquée afin que le lecteur soit mis en situation de pouvoir comprendre et juger chaque travail du point de vue de cette époque. S'agissant du présent écrit, il est toutefois nécessaire de remarquer expressément, plus que pour tout autre, qu'il a été imprimé en 1832 déjà, et non pas en 1849 seulement¹.

Je ne dis pas cela afin de justifier ou excuser ce texte en arguant du temps écoulé depuis, comme si les vues qui y sont exposées ne seraient plus aujourd'hui appropriées. Si celles-ci n'avaient pas été imprimées jusqu'ici, et si j'avais eu aujourd'hui pour la première fois l'occasion de les rendre publiques, sans doute certains aspects eussent été plus fortement appuyés, en fonction des expériences auxquelles nous ont conduits les temps récents ; cependant, aujourd'hui encore, il me serait impossible de modifier ou retirer l'une des vues exprimées ici, lors même que ma situation personnelle s'est entièrement modifiée puisque, entre temps, j'ai cessé d'être moi-même membre d'une Université.

À l'inverse, certains qui prendraient connaissance de ce texte pour la première fois à travers la présente édition, pourraient concevoir l'idée que plusieurs des vues et jugements qui y sont contenus ont été ajoutés à cette occasion, à la suite des événements les plus récents. Ce n'est toutefois pas le cas et, au contraire, la présente édition est conforme, au mot près, à la première.

Ce texte possède une relation étroite avec la recension publiée ci-dessus (n° XLII) de l'écrit de Schleiermacher sur les Universités. Dans l'avant-propos de cette recension, je me suis exprimé sur le rapport que cette dernière entretient avec le présent texte et je souhaite qu'il soit aussi tenu compte ici de cet avant-propos.

*
* *

¹ Je dis : *imprimé* en 1832, car il a été rédigé un peu plus tôt et même, en partie, dès 1827, à l'occasion d'un séjour en Italie.

Tant de choses ont contribué depuis toujours à nous isoler les uns des autres, nous les Allemands, qu'il peut bien apparaître nécessaire de diriger plus souvent notre regard sur les autres biens, communs à la nation tout entière, tant pour nous réjouir de leur possession qui nous masque la vitalité du développement de la nation, que pour évoquer les moyens de leur conservation. Parmi les plus spécifiques et les plus dignes de ces communes possessions, on a rangé à toute époque les Universités qui, de ce fait, ont souvent rencontré de chaleureux amis et certains n'ont pas tari d'éloges à leur sujet ; mais le plus sûr témoignage de leur valeur s'est constamment trouvé et se trouve aujourd'hui encore dans l'affection et la gratitude de ceux qui ont vécu une partie de leur jeunesse dans ces établissements ; car aussi éloigné que leur soit désormais ce moment de leur vie, à raison de leur âge, de leur rang ou de leur occupation, presque toujours, non seulement ils s'en souviennent avec plaisir, mais ils reconnaissent avec gratitude que l'action bienfaisante qu'a eue ce moment sur leur formation (*Bildung*) n'aurait jamais pu être remplacée par un autre moyen. Il est également vrai que les contestataires n'ont guère manqué, particulièrement au cours de ces dernières années. Les plus modérés parmi ceux-ci estiment que les Universités ont sans doute survécu mais que le constant progrès de l'imprimerie les rend toujours plus superflues ; les autres les trouvent dangereuses pour la paix des États ou pour le bien et la morale de la jeunesse. Les uns et les autres souhaitent, sinon la dissolution pure et simple des Universités, du moins une réforme telle qu'elle pourrait pratiquement être assimilée à une dissolution. Une étude consacrée à l'essence véritable de ces établissements pourrait peut-être contribuer à concilier les opinions en conflit si elle parvient à montrer que ce que leurs amis aiment en eux est aussi accepté par les contestataires bien intentionnés et que ce contre quoi luttent ces derniers est étranger à l'essence des Universités et même lui est hostile.

Depuis le Moyen âge, l'habitude s'est répandue, dans la plus grande partie de l'Europe, de fonder des écoles dans lesquelles, par le moyen d'un enseignement oral, les bases des principaux genres de métiers publics devaient être inculquées. Aussi divers qu'aient pu être les formes et les résultats de ces écoles, selon les époques et les pays, la conviction resta générale et prédominante que la voie véritable pour accéder à la vie publique, et avant tout au service de l'Église et de l'État, passait par elles et l'on peut, par conséquent, fixer dans cette destination commune l'essence des Universités européennes.

Aussi longtemps que l'art de l'imprimerie n'était pas encore inventé, de telles écoles devaient être tenues pour indispensables dans la mesure où l'on ne disposait d'aucun moyen extérieur autre que l'enseignement oral pour répandre suffisamment les connaissances nécessaires à ce but. Avec l'imprimerie, cette nécessité extérieure des Universités a disparu. Non seulement il existe pour toutes les sciences un nombre suffisant d'écrits permettant la formation personnelle, mais en outre il serait aisé, pour chaque genre de métier public, d'organiser une série cohérente de manuels d'apprentissage. De cette manière, il serait satisfait aux besoins essentiels qui ressortissent à ce but extérieur, et même, on y parviendrait de meilleure façon et plus commodément qu'on ne le fait aujourd'hui à travers les Universités. Celles-ci doivent-elles toutefois se maintenir, cela ne peut se faire que pour la raison qu'on trouverait en elles des avantages importants et spécifiques, lesquels devraient être abandonnés dans une éducation seulement livresque. Or, tel est précisément le cas et, afin de rendre sensible ce en quoi consistent ces avantages, il est nécessaire de comprendre et de présenter quelles sont les diverses formes possibles de la transmission des sciences. Il convient d'abord de rechercher de quelle manière la tâche de l'auteur scientifique se distingue de celle de l'enseignant universitaire.

L'auteur s'adresse à tous ceux qui prennent intérêt à sa science, qu'ils soient présents ou à venir, sans distinction de leur niveau de formation. La généralité et l'indétermination avec lesquelles ce public se tient devant l'âme de l'auteur donne inévitablement aussi à son exposé un caractère général. Son œuvre possède de la valeur dans la mesure où, à travers elle, naît un bénéfice pour la fondation ou le progrès de la science. Elle ne vient donc en considération qu'à titre de fait particulier dans l'histoire de cette science et l'auteur lui-même n'est, pour ainsi dire, que l'organe de l'esprit idéal par lequel cette science se forme continûment. De la sorte, tout concourt à soustraire aux yeux du lecteur la personnalité de l'auteur ainsi que la voie particulière de son évolution individuelle.

Il en va tout autrement de l'enseignant universitaire. Face à lui se trouve un certain nombre d'individus déterminés, personnellement connus, tous ayant à peu près atteint le même niveau de formation, ignorants encore, en règle générale, de cette science, mais dotés d'une fraîcheur juvénile inentamée. La science, en l'état actuel de son progrès, doit apparaître à ces élèves pour ainsi dire personnifiée dans l'enseignant. Il doit s'être approprié cela même qui s'est formé dans la longue durée, petit à petit, de manière si vivante que naisse l'impression que la science, maintenant et

d'un seul coup, aurait été produite dans son esprit. Du fait que l'enseignant, ainsi, donne immédiatement à voir la genèse de la pensée scientifique, une force spirituelle analogue est éveillée chez l'élève et celui-ci est incité à la reproduire ; il ne se bornera pas à apprendre et assimiler, mais il s'efforcera de reconstituer ce qui lui a été donné à voir dans un processus vivant. Dans l'étude livresque, nous faisons également l'expérience que, souvent, certaines vues ou certains faits nous sautent aux yeux, deviennent même parfaitement clairs et convaincants sans pour autant s'imprimer durablement en nous, quand les mêmes pensées, lorsque notre esprit est heureusement disposé, sont saisies par sa puissance productive et de la sorte assimilées et appropriées. Mais ce qui, dans ce cas, est le plus souvent l'effet de circonstances parfaitement subjectives et fortuites, parfois le mérite d'un exposé plein d'esprit de la part de l'auteur, peut et doit être, s'agissant d'un enseignement personnel bien dispensé, le fruit ordinaire de cette forme de communication. Sans doute cette efficacité plus élevée de la communication personnelle peut-elle faire ses preuves dans toutes les circonstances ; mais qu'elle soit aussitôt associée au premier accès à la science, que s'y ajoutent la fraîcheur de la jeunesse et l'échange parmi tous ceux qui, nombreux, font au même instant l'expérience d'une même impression, c'est cela qui confère aux Universités leur haute valeur, une valeur qui ne saurait être remplacée par rien. C'est pourquoi l'on peut leur appliquer ce qu'un grand maître a dit dans un autre contexte² : « Écrire est un viol de la langue, lire silencieusement pour soi-même, un triste succédané du discours. L'homme produit tout l'effet dont il est capable sur l'homme par sa personnalité, la jeunesse plus puissamment sur la jeunesse et ici jaillissent aussi les plus pures actions. Ce sont elles qui avivent le monde et ne le laissent dépérir ni physiquement, ni moralement. »

On ne peut tirer argument contre la vérité de cette opposition entre les deux modes de la communication scientifique du fait que, dans la vie réelle, elle est souvent obscurcie par des formes intermédiaires. Un livre se rapproche parfois, par sa vitalité et son individualité, du discours oral et un cours peut bien, dans ses avantages et ses défauts, ressembler à un livre imprimé. Mais la forme pure du livre et la forme pure de l'exposé oral restent toujours les mêmes, et ce aussi lorsque celui qui a choisi de recourir à l'une ou l'autre de ces formes en vient à empiéter sur le domaine de l'autre.

² *Goethe's Leben*, t. 2, p. 370.

Cette valeur des Universités est ordinairement reconnue par leurs amis, même si c'est souvent par un sentiment obscur ; mais, dans la mesure où l'on négligeait de la rapporter à certains concepts, il en a résulté d'importantes erreurs quant à ses conditions véritables, lesquelles ne restèrent pas sans influence sur l'appréciation et la reconnaissance de certains enseignants et doivent être ici exposées.

C'est ainsi qu'il est erroné de mesurer la valeur d'un enseignant d'après les découvertes qu'il a lui-même faites dans la science et qu'il a soin d'exposer dans ses cours. Il est vrai que, du fait de la nouveauté du contenu, l'intérêt vivant que l'on prend à ces cours s'élève tant dans l'enseignant lui-même que dans les élèves et que la recherche du but véritable peut être ainsi favorisée ; mais, en elle-même, cette circonstance est étrangère à ce but et, de même qu'on peut imaginer un excellent enseignant qui n'aurait jamais enrichi la science de découvertes nouvelles, de même est-il possible que la science doive beaucoup à un autre qui ne vaut rien comme enseignant.

Il est également erroné, bien que très répandu, de mesurer la valeur d'un enseignant d'après la qualité de sa manière d'exposer. La légèreté avec laquelle l'enseignant exprime oralement ses pensées avec justesse et goût favorise sans doute la recherche du but véritable, et nombre d'enseignants ne prêtent qu'une attention bien trop limitée à cet aspect, alors même que, de façon délibérée et consciente, on pourrait apporter davantage que ce qu'on a l'habitude de croire. Cependant, cette qualité n'occupe qu'une place subordonnée dans les rangs de ceux qui constituent les enseignants les plus excellents et elle est souvent surestimée. De tout temps, il y eut des enseignants dont les résultats furent médiocres malgré leur bonne et parfois brillante manière d'exposer, et d'autres qui pouvaient à peine formuler correctement et sans heurts une phrase et qui, pourtant, éveillèrent chez leurs élèves l'esprit de la science. Cela vient de ce que les premiers, malgré toute la facilité de leur discours ne possèdent pas ce qui fait la valeur de la communication quand, chez les seconds, l'action vivante de l'esprit ne peut rester masquée aux yeux de l'étudiant raisonnable, même sous la forme d'un discours bredouillant. Mais on ne veut pas dire par là que la valeur véritable de plus d'un enseignant n'a pas été, de ce point de vue, bien souvent méconnue, principalement en raison de la nonchalance des élèves et ce à leur propre préjudice.

Un autre malentendu s'apparente étroitement à celui qui vient d'être évoqué, à savoir celui en vertu duquel la valeur d'un enseignant est exclusi-

vement déterminée d'après la stimulation qu'il communique à ses auditeurs. Il est vrai que celui qui ne stimule rien chez autrui est inapte aux fonctions enseignantes ; mais, à l'inverse, on ne doit attribuer à cette stimulation de valeur que pour autant qu'elle aiguise dans l'esprit d'autrui les forces et tendances positives. L'enseignant véritable est ainsi celui qui propose aux étudiants une vue élevée des tâches assignées à la science, qui leur fait apparaître tout progrès en vue de leur solution, même le plus infime, comme un but digne de leur effort, celui qui les incite de cette manière à l'étude inlassable et à la plus stricte exigence envers soi-même, cette exigence devant laquelle disparaît toute fatuité. Celui, en revanche, qui les conduit à se satisfaire des procédés superficiels et de l'apparence vide, à juger des choses avec une vaine arrogance là où l'effort sincère qui mobilise toutes les facultés de l'esprit peut seul parvenir à un résultat véritable, celui-là aura sans doute stimulé ses élèves, mais pour leur propre perte, quelle que soit par ailleurs la fascination qu'il aura pu exercer sur eux.

Enfin, il est tout aussi erroné d'évaluer les Universités en fonction des contacts personnels par lesquels l'enseignant, à travers son sérieux et son affection, par ses conseils, ses encouragements et ses avertissements, peut influencer les étudiants. Ces contacts sont sans aucun doute importants ; qui en a éprouvé les bienfaits en conserve, reconnaissant, le souvenir ému et aucun enseignant, s'adonnant avec amour et fidélité à sa vocation, ne peut les éviter par indifférence ni s'y dérober. Cependant, ces contacts sont tellement dépendants du hasard et, dans les grandes Universités, possibles dans une mesure seulement limitée que la valeur effective des Universités ne saurait être conditionnée par eux.

C'est en faisant abstraction de ces choses en partie fortuites, en partie secondaires, qu'on se met à même de reconnaître dans sa pureté le fondement véritable, évoqué plus haut, de l'efficacité des Universités. Ce fondement véritable consiste donc dans la stimulation de la pensée scientifique que produit l'intuition (*Anschauung*) d'une activité semblable mais déjà formée dans l'esprit de l'enseignant. Et sera plus particulièrement apte à produire cet effet, l'enseignant chez lequel l'opération de formation de la pensée scientifique apparaîtra de la manière la plus visible. À cet égard, les jeunes enseignants disposent d'un avantage naturel, lequel peut être toutefois remplacé et compensé chez les plus anciens, si, à côté de la connaissance et de l'expérience plus éprouvée, ils parviennent à conserver la jeunesse de l'esprit.

On a accordé plus haut que le caractère indispensable des Universités, sous leur aspect extérieur, avait disparu à notre époque, raison pour laquelle on se plaît à en diminuer l'importance. Mais, d'un autre côté, une nouvelle raison est apparue au cours du temps, en vertu de laquelle leur valeur s'est rehaussée. On ne peut méconnaître que les avancées permanentes de l'imprimerie ont permis des progrès considérables dans les conditions mécaniques de la diffusion et même du développement des sciences, mais que, dans le même temps, les diverses manifestations de l'activité scientifiques sont devenues plus impersonnelles. Il est impossible d'empêcher une telle mutation qui trouve sa raison dans la marche même de l'histoire universelle, et il est vain de s'en plaindre. Il est en revanche possible et salutaire de susciter et conforter les forces contraires grâce auxquelles cela même, qui pourrait devenir funeste si l'on s'abandonnait à son étroite simplicité, peut être transformé en vue d'enrichir et vivifier notre situation spirituelle. C'est la raison pour laquelle, parmi nous, les Universités sont susceptibles d'acquérir une nouvelle espèce d'importance en tant qu'elles offrent pour ainsi dire refuge à l'élément personnel dans la science et que, de cette façon, dans leur cercle étroit, se perpétuent les conditions qui, dans l'ancien monde et jusqu'à l'invention de l'imprimerie, présidaient à la communication scientifique, époques au cours desquelles cette communication était plus limitée dans ses moyens extérieurs, mais plus chaleureuse et plus humaine dans son action sur l'individu.

Tout ce qui a été dit jusqu'à présent sur l'essence et la valeur des Universités peut être uniformément étendu à toutes les nations dans lesquelles se trouvent de tels établissements supérieurs d'enseignement. Il convient toutefois de présenter encore les caractéristiques particulières par lesquelles les *Universités allemandes* se distinguent de celles des autres nations.

Leur caractère commun consiste d'abord en ceci que chacune d'entre elles recouvre l'ensemble des sciences au lieu de se limiter à une science particulière comme cela arrive dans les écoles spéciales de certains autres pays. L'avantage de notre institution, cependant, a été si souvent et si minutieusement expliqué par d'autres qu'on peut ici le négliger, l'intention étant d'insister plutôt sur les aspects moins connus de l'objet. De plus, on ne peut considérer cette institution comme une spécificité de nos Universités allemandes qu'avec d'importantes réserves. En effet, au Moyen âge, après que les toutes premières Universités (Paris, Bologne, Salerne) naquirent sous la forme d'écoles spéciales, celles-ci se transformèrent bientôt en écoles

générales et les nombreuses Universités qui furent par la suite fondées d'après leur modèle, prirent le plus souvent, dès leurs commencements, le même caractère universel, de sorte qu'il ne se trouva bientôt plus que de rares exceptions, comme à Salerne, qui resta toujours une école spéciale de médecine, ou à Paris, où le droit romain demeura exclu des objets d'enseignement sur la base d'une interdiction particulière. Ce caractère universel n'est d'ailleurs évoqué ici parmi les spécificités des Universités allemandes que parce qu'il s'oppose au système des écoles spéciales qui a pris place dans certains autres pays.

Une deuxième spécificité de nos Universités est étroitement rattachée à l'état des sciences dans la nation. Il n'existe aucun autre peuple dans lequel une part aussi importante de l'activité érudite a été prise en charge par les enseignants publics et, de tout temps, les savants allemands de premier rang se sont fait un honneur d'exercer une activité professorale au sein des Universités, souvent même de petites Universités. On ne peut méconnaître que cette circonstance a favorisé de la façon la plus heureuse la poursuite par les Universités de leur but général. En effet, c'est dans l'enseignant qui, en même temps, prend une part active au progrès de la science (même si les deux activités sont en soi distinctes) que l'on trouvera de fait, le plus souvent, cette nécessaire vivacité de la pensée scientifique à travers laquelle seulement l'enseignement peut être couronné de succès. De l'autre côté, la capacité des élèves à recevoir activement l'enseignement augmente du fait de la renommée justifiée dont peut jouir l'enseignant comme écrivain. De la sorte, cette supériorité indéterminée qui accompagne naturellement toute relation pédagogique se voit anoblir par le respect individuel dont l'enseignant bénéficiera et cette autorité supérieure favorisera le résultat de l'activité d'enseignement. À l'inverse, cette activité, lorsqu'elle est accomplie avec amour, exercera une influence féconde sur la recherche de l'écrivain. Certaines pensées prospèrent dans la conversation scientifique avec un ami qui se déroberait au travail solitaire. De la même manière, la relation qu'entretient un enseignant avec des auditeurs réceptifs produira des pensées ou vivifiera une pensée par la grâce d'une tournure heureuse, ce à quoi le simple écrivain, privé de l'excitation produite par la proximité d'autrui, ne serait jamais parvenu³.

³ Niebuhr lui aussi le reconnaît de la plus aimable façon en puisant à sa propre expérience dans sa *Römische Geschichte*, t. 1, 3^e éd., p. XII de l'avant-propos.

Il est évident que cette spécificité, ici décrite, de nos Universités ne repose pas sur la base d'une institution prescrite, mais seulement sur les mœurs et les penchants de la communauté des savants. Cependant, elle dépend indirectement d'une importante institution sans laquelle elle n'aurait pu se maintenir, à savoir de cette espèce de liberté d'enseignement telle qu'on la trouve chez nous. Le choix des sujets d'enseignement de même que l'organisation de leurs cours sont laissés, de manière presque illimitée, à la libre appréciation des enseignants, comme est laissé à la liberté des élèves le choix des enseignants et des cours qu'ils veulent suivre. L'estime et la considération s'introduisent ainsi grâce à cette liberté dans la relation pédagogique, une liberté qui favorise aussi l'émulation par laquelle une incidence immédiate sur l'enseignement est assurée à toute amélioration de la science, que ce soit dans sa forme ou dans son contenu. On peut imaginer différents degrés de modalités contraires à cette liberté et de telles modalités se rencontrent effectivement dans certains pays. Cette liberté est exclue de la plus complète manière là où non seulement l'objet de sa leçon, mais aussi ses formes et son organisation sont prescrites à l'enseignant et où l'étudiant se voit obligé de suivre exactement tels cours dispensés par tels professeurs. Dans ce cas, on transpose dans une certaine mesure le plan des écoles « Lancaster » en un domaine dans lequel il ne peut produire que les effets les plus pernicious et il ne reste des avantages spécifiques de l'enseignement oral que celui, tout à fait fortuit, qui peut résulter du contact personnel entre les enseignants et les étudiants. Si l'on fait déduction de cet avantage fortuit, le but d'un tel établissement pourrait être tout aussi bien, voire plus sûrement et plus complètement atteint en se passant de tout enseignement oral et en se bornant à renvoyer à une série de traités et manuels. Un degré beaucoup plus faible de restriction à cette liberté consiste à prescrire aux étudiants de suivre un nombre respectable de cours qu'ils doivent avoir entendus au moins une fois, tout en leur laissant complètement le choix de l'enseignant ainsi que celui de la succession et de la combinaison des cours. Bien que, ce faisant, on respecte la plus grande part de cette liberté, l'expérience a montré qu'une telle organisation n'était guère fructueuse et qu'elle était même préjudiciable. Sans doute celle-ci est-elle fondée sur l'intention louable en soi de faire accéder les étudiants, qui suivent ainsi de nombreux cours diversifiés, à une formation à la fois libre et complète ; mais là où cette intention doit être mise en œuvre par la contrainte et en opposition avec les penchants personnels, on n'obtient rien d'autre qu'un jeu indigne par lequel l'étudiant collectionne, pour la façade, les attestations qui lui permettent de satisfaire aux prescriptions formelles.

Or, la communication spirituelle ne peut prospérer dès qu'une contrainte extérieure quelconque lui est appliquée.

D'où prenons-nous le droit d'attribuer à nos Universités allemandes une valeur toute particulière, par rapport aux établissements des autres pays ? Ce ne sont ni la parfaite érudition des enseignants, ni les étudiants en devenir qui distinguent nos Universités des écoles d'autres nations. Si, en effet, nous voulions prendre ces aspects pour leur caractère commun et leur excellence propre, on pourrait assez souvent nous mettre sous les yeux un miroir humiliant. C'est en revanche la forme qui leur est donnée et dans laquelle chaque talent pédagogique trouve son épanouissement et toute réceptivité vivante chez l'étudiant, sa satisfaction ; une forme par laquelle tout progrès de la science trouve facilement et rapidement sa place, c'est-à-dire précisément dans les âmes réceptives ; une forme grâce à laquelle il est aisé de reconnaître la vocation éminente des hommes distingués et dans laquelle se communique même à la vie plus pauvre des natures limitées un sentiment rehaussé de l'existence. Nous pouvons être fiers de cette forme et qui connaît nos Universités m'accordera qu'il n'y a dans cet éloge que la vérité la plus littérale, sans exagération. Mais on tire précisément de cette active réceptivité, dont on vient d'affirmer la valeur, l'argument principal contre cette forme. Si elles donnent accès à la vérité, nos Universités donnent tout aussi bien accès à l'erreur et au mal ; et, afin de prévenir ce danger, il faudrait bannir de l'enseignement toute liberté et toute individualité. C'est de telles considérations que sont nées les formes contraires d'établissements d'enseignement dans certains pays, formes que nous avons évoquées plus haut. Une complète discussion de cet important sujet outrepasserait les limites de notre propos actuel dans la mesure où elle se trouve inextricablement liée à d'autres considérations compliquées. Quelques mots pourront suffire pour le but qu'on poursuit ici. S'il se trouve à une certaine époque des dispositions à l'erreur et au mal, celles-ci sont une épreuve particulière infligée par Dieu et à laquelle cette époque ne peut se dérober, mais qu'elle doit surmonter. Dans une telle hypothèse, il est contraire à la nature et donc funeste de chercher à détruire ou affaiblir les forces spirituelles elles-mêmes, au motif que celles-ci pourraient passer dans le camp de l'ennemi. Rassembler, encourager et soutenir ceux qui sont disposés à lutter pour la vérité, voilà tout ce qu'il est possible de faire, à travers les apparences extérieures, dans ces époques de lutte. S'ajoutent d'ailleurs, à ces considérations générales, certaines raisons particulières pour s'inquiéter moins encore de la liberté de l'enseignement dans les Universités. En effet, au sein de celles-ci, toute l'activité provient d'un nombre déterminé d'en-

seignants connus qui ne se désignent pas eux-mêmes et dont la manière de servir peut être facilement surveillée. Dans une telle relation, la confiance personnelle peut rendre un tel degré de liberté inoffensif et même souhaitable.

Il est encore nécessaire, afin de prévenir tout malentendu, de rechercher le titre en vertu duquel cette spécificité qu'on vient d'exposer peut être précisément imputée aux Universités *allemandes*. Lorsque les Universités naquirent, au Moyen âge, il était universellement répandu que les savants les plus importants professaient en même temps dans les Universités et que la plus grande liberté régnait dans l'enseignement. Ces deux aspects étaient alors tellement ancrés dans les conditions extérieures qu'il ne pouvait en aller autrement et nul individu ne peut revendiquer pour lui l'honneur d'avoir imaginé quelque chose d'aussi salutaire. Des conditions semblables se sont aussi maintenues par la suite dans différents pays, ou bien elles se sont nouvellement formées, aussi souvent que les Universités acquerraient une réputation significative ; il en fut ainsi en France au XVI^e siècle, en Italie à des époques très diverses. Mais si nous prenons les choses telles qu'elles s'offrent à nous aujourd'hui, de telles Universités sont devenues le privilège caractéristique de notre patrie, quelles que puissent être d'ailleurs les causes de ce phénomène. De plus, il est parfaitement justifié de les considérer comme un élément du patrimoine commun de la nation tout entière, de sorte qu'il est faux et blâmable qu'on ait parfois qualifié le caractère ici décrit de *protestant* ou *propre à l'Allemagne du Nord*. Sans doute la prédilection pour chacune de nos petites patries particulières mérite-t-elle le respect ; mais une telle prédilection devient absurde et funeste lorsqu'elle dégénère en un arrogant mépris à l'égard de l'une des parties de la nation dans laquelle Dieu nous a fait naître. Nous avons, nous les Allemands, vraiment fort peu de raisons d'élargir encore, pour satisfaire une vaine présomption, ces fissures qui ont envahi notre nation du fait de son destin particulier ! C'est autre chose, en revanche, et une chose qu'on ne saurait condamner, que de reconnaître les particularités provinciales qui doivent aussi se retrouver dans les Universités et à travers lesquelles celles-ci acquièrent leur valeur spécifique et leur caractère propre. Tout aussi digne d'éloges est le noble esprit de compétition qui nous pousse à faire mieux qu'autrui et qui est parfaitement compatible avec l'affection et le respect réciproques. Mais s'il existe d'importantes parties de notre patrie dans lesquelles on ne trouve pas d'Universités du genre décrit ici, cela ne tient pas à ce que la réceptivité du peuple et le besoin spirituel seraient de fait différents ; cela

tient plutôt à ce que prédominent là, quant à l'enseignement public, des vues et des convictions différentes de celles que nous avons exprimées.

Nous avons hérité des Universités comme d'un objet précieux venu des époques anciennes et c'est pour nous une affaire d'honneur que d'en transmettre la possession aux générations à venir après avoir fait prospérer ce patrimoine là où cela était possible, sans jamais du moins l'avoir diminué. Cela vaut certainement la peine de considérer sérieusement ce que nous devons vraisemblablement attendre à cet égard, mais beaucoup plus encore d'examiner ce qu'il nous revient de faire. Ici encore, il est avant tout nécessaire d'écarter les aspects purement accidentels afin de ne pas troubler l'observation de l'essentiel et d'éviter ainsi d'être induit en erreur.

Les plus anciennes Universités en Allemagne ont très souvent joui, à titre de corporations, d'une grande autonomie qui s'exprimait en partie par l'exercice de droits de caractère politique, des droits étendus de juridiction par exemple, en partie par l'administration indépendante d'un vaste domaine foncier. Certaines se sont vu retirer complètement ou partiellement ces droits et celles qui furent fondées plus récemment n'en ont pas été rendues titulaires. Toutes ces conditions ont eu leur valeur relative et furent, sous certains rapports, utiles. Mais elles étaient étrangères au but authentique des Universités et furent même assez souvent un empêchement à sa poursuite. La dotation en collections et équipements scientifiques remarquables, par quoi certaines Universités se distinguent, apparaît bien plus adaptée à la poursuite de ce but, et comment pourrait-on méconnaître, par ingratitude, la haute valeur de tels équipements pour la recherche scientifique et la noble intention d'où ils sont nés ! Toutefois, on peut facilement se méprendre quant à la spécificité de cette valeur. En effet, ces équipements appartiennent, conformément à leur nature, davantage à une Académie qu'à une Université et l'on ne doit jamais oublier que, à une époque très récente encore, certaines Universités ont suscité une intense vie spirituelle alors même qu'elles n'étaient dotées que de fort pauvres collections, quand les plus riches de ces collections étaient dans l'incapacité de garantir une quelconque protection contre l'effondrement de l'enseignement dans un état de totale apathie. En vérité, il faudrait tenir pour la plus funeste des erreurs que les gouvernements qui ne sont pas assez riches pour rivaliser avec les plus opulentes collections, puissent vouloir de ce seul fait cesser de maintenir à leur niveau véritable les Universités qui furent autrefois la fierté de certains petits pays ou bien encore que s'installe l'opinion

selon laquelle, sans collections de tout premier rang, une Université devrait être en quelque sorte comptée parmi les établissements de second ordre.

Faisons maintenant abstraction de ces éléments accidentels et tournons notre regard exclusivement vers l'essence des Universités, en nous demandant ce qu'il faudrait faire pour ne point les laisser sombrer et pour en élever même encore le niveau. À cet égard, nous devons nous convaincre que leur salut et leur chute sont déterminées par trois côtés distincts, en tant qu'y concourent les gouvernements, les enseignants et les étudiants.

Si nous nous demandons ce que les gouvernements doivent faire pour le bien des Universités, nous nous sentons comblés de pouvoir nous contenter, presque, d'un simple récit et d'une description, dans la mesure où nous n'avons qu'à observer comment l'on a procédé et procède encore là où nous constatons que les Universités prospèrent vraiment. Ceux à qui l'administration de ces affaires fut confiée savaient parfaitement qu'il n'était pas en leur pouvoir de produire les puissances spirituelles dont dépend cette prospérité, mais qu'il leur appartenait, en revanche, de découvrir, reconnaître et prendre soin de ces puissances. S'agissant de la nomination et de la promotion des enseignants, ils ne se laissèrent pas exclusivement déterminer par le tapage qu'on pouvait faire autour d'un savant, ni même seulement par les mérites que celui-ci, comme écrivain, pouvait avoir acquis dans l'intérêt de la science ; ils se soucièrent avant tout de ce qui fait le métier même d'enseignant, de la capacité à éveiller et développer, chez les élèves, l'esprit scientifique ; ils n'oublèrent pas que pour atteindre à ce but suprême de tout établissement d'enseignement, la qualité et la tenue morales de l'enseignant est tout à fait aussi importante que le savoir et le talent. Et s'il naissait, parmi les savants travaillant aux progrès d'une science, des dissensions extrêmes, les administrateurs se gardaient bien de prendre parti et continuaient à s'en tenir exclusivement au signe général et assuré de la valeur d'un enseignant, sans souci du parti auquel l'un ou l'autre entendait appartenir. Les profanes qui, observant cette situation de l'extérieur, se transporterait en lieu et place de ces administrateurs pourraient bien en venir à l'idée que c'est dans leurs mains que l'on a remis le soin du progrès des sciences et que les enseignants appelés par eux ne sont que les organes dont ils se servent à cet effet, et qu'il leur revient en conséquence d'orienter et maîtriser en permanence la manière dont les enseignants exercent leur activité. Les profanes peuvent bien considérer les choses de cette façon ; mais les administrateurs savent parfaitement, quant à eux, qu'il n'en va pas ainsi. Ils savent qu'une chose est le tact moral et

littéraire qui offre le critère permettant de porter une appréciation globale de la valeur et de l'aptitude d'un savant et de procéder à un choix de la façon la plus sûre, mais qu'autre chose est la supériorité qui, seule, peut justifier la prétention à la formation d'une instance d'excellence dans la science. Pour autant qu'ils reconnaissent et maintiennent cette différence naturelle, ils n'auront aucune difficulté à affirmer la haute dignité de leur vocation sans toutefois porter atteinte à l'indépendance interne du corps enseignant, ce par quoi seulement une harmonieuse coopération en vue du but commun est possible.

Quant à savoir ce que les enseignants doivent faire, s'il faut que les Universités prospèrent, cela est tellement évident qu'il est à peine besoin d'en parler. Se sont-ils fait une claire conception de leur métier, alors il n'est plus qu'à espérer qu'ils soient véritablement à la hauteur de leur vocation et qu'ils aient l'envie d'y consacrer pleinement et fidèlement toutes leurs forces. Plusieurs choses sont susceptibles de les gêner et les distraire. Il s'agit d'abord de l'activité d'écrivain dont on a évoqué plus haut déjà qu'elle pouvait avoir de salutaires et réciproques effets avec celle de l'enseignant. Et cependant, elle peut aussi agir de façon nocive lorsqu'elle devient tellement prépondérante que le métier d'enseignant ne peut qu'être négligé, les forces les meilleures et les plus fraîches ne lui étant plus consacrées. La considération que le champ d'action de l'écrivain est beaucoup plus vaste que celui de l'enseignant peut conduire à cet égarement, pour ne pas songer à d'autres motifs moins nobles. Mais on devrait là-contre réfléchir à ceci, que l'enseignant méticuleux peut, dans son cercle étroit, agir de façon plus sûre et plus profonde et que, ainsi, la faiblesse de l'étendue est abondamment compensée par l'intensité de l'action. — Une deuxième perturbation, plus grave encore, se trouve être dans la participation fréquente aux affaires pratiques qui est souvent offerte à l'enseignant ; enfermée dans de convenables limites, une telle participation peut fournir sans doute un contre-poids salutaire au caractère unilatéral de la vie érudite et exercer sur le métier enseignant une réaction féconde en élargissant son horizon et en apportant un peu de vie à l'étude seulement livresque. L'incitation à une telle activité pratique apparaît sous un jour radicalement neuf là où des Constitutions nouvellement établies, qui instaurent une représentation des états (*neu gebildete ständische Verfassungen*) rendent possible une plus vaste participation aux affaires publiques. Nul, qui juge sans parti pris, ne niera que l'intérêt pris à ces choses, par la vie et l'ouverture de l'esprit qu'il suppose, constitue un avantage caractéristique de notre époque ni qu'il est particulièrement tentant, pour le corps des savants, de vouloir faire entrer

en contact avec le monde réel cela même que, dans son for intérieur, il a formé et éprouvé ! Il convient toutefois, de notre point de vue, de faire deux observations à cet égard. Premièrement, les affaires du gouvernement et de la législation, sur lesquelles s'exerce, par le jugement et le conseil, une influence si diverse et qui provient en partie des membres des assemblées d'états, en partie des écrivains politiques, ces affaires donc sont d'une telle complication et engagent une si grande responsabilité qu'il faut souhaiter à toute personne qui s'y sent disposée d'éprouver à l'endroit de ses propres facultés une méfiance véritablement profonde, condition première, pour ainsi dire, de l'efficacité, puisque, ainsi, il ne prodiguera ses avis qu'après le plus scrupuleux examen. Or, il existe, de nos jours, un nombre assez considérable d'hommes bien intentionnés, lesquels apportent dans la considération des choses publiques une belle ardeur juvénile, un espoir sans fondement assuré. Ils se satisfont, le plus souvent, de certaines idées et formules régnautes qui retentissent partout et restent suffisamment à la surface des choses pour être saisies par la foule et être portées et adorées comme le serait un emblème commun. Ces idées se sont-elles rendues assez familières et s'aperçoivent-elles ainsi dans une société plus nombreuse que choisie, elles voient là la garantie de leur vocation au service de la vie publique ; mais verraient-elles seulement plus profondément, elles devraient y trouver au contraire le motif d'une méfiance redoublée à leur propre égard. – Deuxièmement, il se produit facilement que la participation à la vie publique exige tellement de temps et de force, mais surtout qu'on y consacre tant d'intérêt, que le métier enseignant se trouve nécessairement relégué au second rang et traité comme une affaire accessoire. Une telle situation est purement et simplement condamnable. En effet, aussi affirmée que puisse être la vocation pour la vie publique, l'office de l'enseignant est pourtant trop sérieux et trop digne pour être autrement exercé qu'avec toutes ses forces et toute son affection et qui considère la chose honnêtement et scrupuleusement préférera l'abandonner plutôt que vouloir le rabaisser par une conduite négligente.

Il faut évoquer ici, s'agissant toujours des enseignants, cette diversité dans la constitution de nos Universités qui a déjà été évoquée plus haut. Certaines d'entre elles ont été, aux époques récentes et par rapport à d'autres, richement dotées ; quelques-unes ont été établies dans de grandes capitales. De ce fait, le caractère et l'action des Universités ont connu un développement plus diversifié qui doit être considéré comme un vrai profit. Toutefois, d'un autre côté, les Universités établies dans de plus petites villes offrent des avantages spécifiques dont les autres doivent nécessairement se

priver, de sorte que c'est uniquement dans la complémentarité de ces deux espèces que l'on peut vraiment et pleinement reconnaître la valeur et le caractère de nos Universités. Il faudrait donc le déplorer comme une grande perte, si les Universités de cette seconde et plus nombreuse catégorie devaient non pas disparaître – car cela n'est sans doute pas à craindre – mais se voir attribuer une plus faible considération à raison des qualités qui leur font défaut et avoir moins à se réjouir qu'autrefois de l'intérêt chaleureux et du soutien puissant des gouvernements. Il ne manquera pas de moyens pour les maintenir à leur niveau. C'est justement là que se trouve possible la considération pleine d'affection portée à l'élément individuel et personnel et dont l'effet est infaillible : attention prêtée à toute activité, reconnaissance et encouragement de tout mérite. Cette manière de gouverner un grand établissement pourra sembler choquante à certains puisqu'il faut ici agir autrement que par règlements et rescrits et que c'est à d'autres résultats qu'on s'attache qu'à ceux qu'on peut mettre en tableaux. Seulement, le vivant ne peut être produit et encouragé que par l'action du vivant. – Un allègement particulier dans l'administration de ce genre d'Université réside encore en ceci que, d'une heureuse façon, s'est maintenu dans nombre de petits pays allemands un sincère attachement à cette patrie particulière par lequel le dévouement à l'Université du pays peut offrir un attrait bien susceptible de contrebalancer de nombreux autres avantages.

Mais à quoi bon le noble effort des gouvernements, le plus brillant talent de l'enseignant s'ils ne rencontrent pas, en face d'eux, l'authentique réceptivité des élèves ? C'est pour eux, exclusivement, que tout est organisé et devient aussitôt superflu s'ils ne le reçoivent avec la disposition d'esprit qui convient. Par bonheur, ils entrent à l'Université à un moment auquel les mauvaises tendances n'ont pas encore pu s'enraciner si puissamment que l'influence d'un bon enseignant s'en trouverait empêchée. À vrai dire ils peuvent à l'Université même rencontrer certaines tendances et coutumes qui les entraînent sur une mauvaise pente ou qui peuvent être complètement étrangères au but véritable. La plus grande part de celles-ci est ancienne et ne mérite pas d'être évoquée ici. Certains aspects cependant sont nouvellement apparus à notre époque. Parmi ceux-ci, il faut compter avant toute chose l'intérêt superficiel pour la politique. Comment peut-on fustiger le fait que des hommes jeunes, qui sont pour une large part destinés à entrer dans la vie publique, puissent s'enflammer pour elle déjà maintenant ? Mais s'ils aiment vraiment leur patrie, il leur faut en faire la preuve en se consacrant avec le plus profond sérieux à la formation qu'ils doivent recevoir pour leur vocation publique future. Et rien ne peut davantage

perturber cette formation que la sottise fatuité avec laquelle ils s'arrogent le droit de porter un jugement personnel alors même qu'il ne leur appartient pas encore de le faire ; de même l'esprit de parti, lequel, partout où il s'annonce, trouble la liberté et la noblesse du regard, dans la vie comme dans la science. Bon nombre ne se sont vus dotés par la nature que d'une capacité limitée de participation aux choses publiques et lorsqu'ils ont consommé cette capacité limitée dans un faux et plat enthousiasme, il ne leur reste, pour l'âge mûr et actif, rien d'autre qu'un froid égoïsme et, peut-être, l'obstination qu'on doit aux préjugés qu'on a accoutumés. — Contrarier ce penchant funeste en prodiguant de sérieux et affectueux avertissements, tel est particulièrement le devoir de l'enseignant. Il est vrai que certains préfèrent au contraire encourager ce penchant et flattent la fierté et l'arrogance quand ils devraient les modérer. Qu'ils le fassent par une dilection égoïste à rechercher les faveurs et les applaudissements ou bien seulement pour propager les idées du parti dont ils attendent un salut universel, qu'ils le fassent avec les plus honnêtes intentions du monde, y aurait-il même dans leur opinion politique une part de vérité non négligeable, ils portent toujours une lourde responsabilité car, même dans le plus favorable de ces cas, ils ont amené leurs élèves sur un chemin qui n'apporte aucun salut, ni pour ceux-ci, ni pour la communauté. Des meilleurs d'entre eux on ne peut dire que ceci : ils ne savent pas ce qu'ils font.

Comment faut-il agir contre ces corruptions et d'autres encore ? Les lois et institutions policières sont bonnes et nécessaires pour en prévenir les manifestations les plus brutales, mais, au-delà, elles sont insuffisantes. L'influence personnelle que peut exercer l'enseignant par ses conseils et ses avertissements est salutaire mais, par nature, très limitée, beaucoup plus insignifiante que les bonnes mœurs et les sentiments sincères que chacun peut apporter avec soi depuis la maison paternelle. De manière générale, les fausses tendances de ce genre ne peuvent être contrariées que par la puissance élevée de la vraie tendance : lorsque l'intérêt des élèves est capté grâce au zèle et au talent d'enseignants de valeur, il s'en trouvera toujours moins pour s'abandonner à de fausses ambitions. Ce qui manque certainement le plus et serait pourtant souhaitable, c'est une action beaucoup plus diversifiée sur le travail des étudiants, une plus grande stimulation de leur activité et une surveillance renforcée de celle-ci. Il est vrai que ce sujet est d'une nature si sensible qu'on redouterait presque de l'aborder publiquement. En effet, tout ce qui pourrait être introduit dans ce sens, si cela prend une forme générale et impose une contrainte extérieure, se révélera bientôt être infructueux sinon fatal. Faut-il qu'un tel élément nouveau prospère, alors il

est indispensable qu'il vienne complètement de la manière de faire et de l'inclination propres à l'enseignant individuel et donc pouvoir être soumis à de grandes différences selon les personnes et les époques. Toutefois, ceci suppose que les administrateurs des Universités nourrissent un intérêt bienveillant à l'égard de l'activité et des résultats de chaque enseignant et qu'il existe entre les deux parties un rapport de confiance mutuelle. Dans les grandes Universités, cela pourrait se faire plus facilement si, entre l'enseignant et l'élève, intervenait une tierce personne : de futurs enseignants, par exemple, ou bien des étudiants plus âgés et particulièrement excellents qui pourraient être mis à contribution pour diriger le travail des plus jeunes. Aujourd'hui déjà, il se forme souvent, spontanément, parmi les étudiants zélés de petites associations destinées à promouvoir la formation scientifique. Il suffirait de les généraliser et de les mettre en rapport avec certains enseignants. Mais tout ceci, sans appliquer de contrainte extérieure, de sorte que cela deviendrait coutume et affaire d'honneur, et seulement encouragé par l'exemple d'individus choisis. Par ailleurs, une telle institution aurait encore cet avantage que, à la fin des études, il serait possible de juger de capacités des individus de façon incomparablement plus sûre que cela n'est aujourd'hui le cas à travers les examens habituels.

Si l'on compare entre eux les étudiants qui se trouvent ensemble au sein de la même Université il n'est guère possible de ne pas remarquer une énorme diversité dans la disposition d'esprit comme dans la formation préalablement acquise et la question se pose donc de savoir à quelle catégorie d'auditeur l'enseignant doit s'adapter. Certains fixent les exigences à cet égard aussi haut que possible. L'enseignant devrait prendre pour critère les plus excellents, ceux qui, par leur nature même, sont appelés à contribuer plus tard au progrès des sciences, quand les autres pourront apprécier ce qui, de l'enseignement dispensé, peut encore être pour eux accessible. Il faut cependant rejeter une telle vue, non pas simplement parce qu'il serait injuste de ne prendre soin que de l'avantage du petit nombre et de négliger les besoins des plus nombreux, mais pour une tout autre raison. Dieu a directement pris soin du petit nombre et il n'ont guère besoin de nos établissements. Ils se tireraient d'affaire tout aussi bien sans Universités et, dans chacune d'entre elles, ils trouvent rapidement le terrain où ils prendront racine et d'où ils tireront leur nourriture, même si rien n'est spécialement prévu pour eux. — D'autres, à l'inverse, situent le niveau des exigences aussi bas que possible. Bon nombre d'étudiants, à vrai dire, se montrent parfaitement incapables de recevoir un enseignement vivant, état auquel contribuent souvent tout autant la médiocrité des dispositions et la

grossièreté du caractère. En revanche il ne sont pas précisément incapables d'imprimer dans leur mémoire de façon mécanique un extrait trivial pris dans la science pour l'appliquer plus tard, dans l'exercice d'un quelconque métier, de la même manière mécanique. D'après cette opinion, c'est à un tel besoin fort médiocre que devraient principalement satisfaire les Universités, dans la mesure où même les meilleurs peuvent malgré tout se nourrir d'une si pauvre pitance et que, donc, nul n'en sort absolument vide. Seulement, pour cette catégorie de personnes, les Universités sont trop bonnes, tout comme sont également trop bons pour eux les métiers scientifiques. C'est pourquoi il serait souhaitable qu'ils puissent en être totalement dissuadés et qu'il se choisissent une quelconque occupation mécanique, qui soit plus adaptée à leurs capacités ou à leur forme d'esprit. — Si l'on bannit, comme il se doit, ces deux extrêmes qui ne correspondent pas à la destination authentique de l'Université, il ne nous reste plus, comme objet véritable de son activité, que cette classe moyenne, nombreuse autant qu'honorable, qui a souvent besoin d'une incitation élevée mais qui est aussi, le plus souvent, réceptive, raisons pour lesquelles, précisément, il est si important et si salutaire de guider l'esprit de ses membres. Pourvoir de toutes ses forces à ce besoin, cela doit être le point d'honneur de tout enseignant ; celui-ci doit offrir à ces personnes le meilleur de lui-même, être exigeant à leur endroit, mais il doit aussi ne pas dédaigner de rechercher, pour la bonne cause, une authentique popularité. Certains considèrent une telle recherche comme un signe de dédain et lui attribuent toutefois une valeur ambiguë puisqu'elle consiste, dans de très nombreux cas, dans le perfectionnement même de la pensée. — Il y a ici, entre les Universités et les États, un point commun. Dans ces derniers aussi, les héros et les grands hommes, les savants et les artistes de premier rang, les ordres et corporations distingués par leur grande influence et leur richesse peuvent sans doute beaucoup contribuer à la gloire du tout, mais ce n'est pas sur eux que reposent la puissance et la durée de l'État. Celles-ci reposent encore moins sur les valets et les journaliers ou, bien sûr, sur la canaille vagabonde et apatride. Mais elles reposent sur les classes moyennes, nombreuses, qui se consacrent pour partie aux occupations de l'esprit, et pour partie à l'agriculture et à l'industrie, selon les manières et aux degrés les plus divers, et sur le bon sens et les sentiments honorables qui règnent parmi ces classes.

Nous avons ici montré comment sont les Universités allemandes ; resteront-elles ainsi, s'élèveront-elles, s'abaisseront-elles, cela est entre nos mains, celles de la présente génération. Le jugement de notre descendance nous demandera des comptes.